



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

114-115 | 2008
L'empathie en anthropologie

L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique

Reversed Empathy at the Core of Ethnographical Relation

Ghislaine Gallenga



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/319>

DOI : 10.4000/jda.319

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 145-161

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Ghislaine Gallenga, « L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 114-115 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jda/319> ; DOI : 10.4000/jda.319

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique

Reversed Empathy at the Core of Ethnographical Relation

Ghislaine Gallenga

- 1 La notion d'empathie, notion qui fait débat au sein des sciences humaines et sociales, ne semble pas constituer un thème de recherche en soi en anthropologie où elle est abordée de manière collatérale au détour de problématiques de recherche plus générales. J'ai moi-même été amenée à travailler cette notion au détour d'un questionnement plus large sur la méthode de l'immersion.
- 2 Une combinatoire de réflexions sur la critique du terrain issues de la mouvance postmoderne et de l'anthropologie réflexive souligne la nature dialogique du terrain dans la construction de l'objet anthropologique (Kilani, 1994). Cependant, même si le travail anthropologique appartient à une double temporalité – le temps du terrain et le temps de l'écriture – mon propos ne prend pas en compte les débats centrés sur le rapport au texte et à l'autorité ethnographique.
- 3 Une des principales visées de l'anthropologie consiste à produire de la connaissance sur l'Autre. À ce titre, l'empathie pourrait acquérir un statut de méthode, voire de moyen d'accès à la vision du monde de l'autre. La question n'est pas de savoir si l'anthropologue doit être empathique sur le terrain ou si la méthodologie de l'anthropologie passe par ou suscite de l'empathie. En d'autres termes, il ne s'agit pas ici d'interroger les affects et/ou les difficultés d'intégration de l'anthropologue sur son terrain mais d'analyser la relation de l'informateur orientée vers l'ethnologue. L'objectif ne consiste donc pas à apporter une nouvelle contribution scientifique à l'objectivation de la méthodologie de l'ethnologie même si le débat impulsé par Geertz et développé par les anthropologues postmodernes sur les pratiques et méthodes de terrain tend à accréditer ce processus de consolidation scientifique. Plutôt que d'aboutir à une définition normative et superfétatoire de l'empathie, mon cheminement intellectuel m'a conduite à insister davantage sur le renversement de perspective dans l'analyse de la relation informateur/ethnologue et à traiter ainsi de l'empathie inversée.

- 4 Menant des recherches dans le champ de l'ethnologie de l'entreprise, j'ai occupé chaque fois que je le pouvais un poste de travail pour mes enquêtes de terrain. Mon questionnement principal portait sur la démonstration du caractère heuristique de cette méthode¹. J'ai été amenée à percevoir les problématiques liées à l'occupation d'un poste de travail comme une étape méthodologique constitutive d'une meilleure appréhension de la dynamique de l'empathie inversée.
- 5 J'aborderai la façon dont les anthropologues se saisissent de l'empathie après en avoir brièvement retracé la généalogie. Enfin, j'analyserai l'ensemble des réactions que la méthode d'immersion suscite chez l'informateur à partir d'exemples issus de mes différentes recherches de terrain dans une banque, une fonderie et une entreprise de transports urbains. Si le champ de l'ethnologie de l'entreprise agit en tant que catalyseur d'empathie inversée, je démontrerai qu'il s'agit bien d'un construit méthodologique qui est généralisable à l'ensemble de la discipline anthropologique.

L'empathie, de l'art à l'anthropologie

- 6 Le concept nomade d'empathie qui migre sans cesse d'une discipline à l'autre (Jorland, 2004) comporte plusieurs origines. La notion d'empathie – *emfühlung* – a été forgée en 1873 par Robert Vischer pour signifier une forme de sensibilité esthétique liée à la projection de nos états affectifs dans les objets. Theodore Lipps lui confère en 1903 une acception élargie à la compréhension de l'expérience subjective d'autrui. Pour cet auteur, l'*emfühlung* est la « *jouissance objectivée de soi* » : « *jouir esthétiquement signifie jouir de soi-même dans un objet sensible, se sentir en emfühlung avec lui* ». Le concept a ainsi trouvé place dans les théories expressionnistes de Wollheim (1994) sur l'art de pénétrer l'intention de l'œuvre d'art. Le spectateur cherche à percevoir le secret du tableau à travers un comportement empathique. En ce sens, la notion d'empathie s'approche de ce que d'autres auteurs avaient nommé « sympathie ». Elle rejoint l'expression donnée par Adam Smith dans son ouvrage *Théorie des sentiments moraux* paru en 1759. Celui-ci attribuait à la sympathie le fait de cantonner son intérêt personnel au second plan et de se mettre naturellement à la place de ses semblables pour « éprouver ce qu'ils éprouvent ». Une telle acception n'est pas sans évoquer le rôle que Jean-Jacques Rousseau associait à la pitié, cet étrange transfert dans l'autre, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* en 1755 :

« *Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons [...] que l'autre souffre, et ce n'est pas dans nous, mais dans lui que nous souffrons. Ainsi, nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui* » (1959 : 505-506).

- 7 À une époque où Bergson (1934) défendait « l'intuition créatrice », Einstein et Infeld (1938) revendiquaient l'*emfühlung* au sens d'intuition intellectuelle globale pour caractériser les découvertes anticipatrices en physique. Geertz se posera plus tard la question : « *Qu'arrive-t-il au verstehen quand l'emfühlen disparaît ?* » (1986 : 72).
- 8 Considéré comme un processus essentiel de l'intersubjectivité chez les phénoménologues en quête d'analyse de l'altérité – comme chez Husserl en 1929 – l'empathie ou *emfühlung* devient par l'espace dialogique qu'elle génère un lieu de rencontre et non pas de constitution d'autrui (Husserl, 2000). Dès 1959, Rogers ouvre la voie aux analyses de la communication interpersonnelle héritées du champ de la psychologie sociale en intégrant la définition de l'empathie comme notion clef d'un processus d'entrée dans le monde perceptif d'autrui. « L'empathie consistait » selon lui « à percevoir le cadre de

référence interne d'une personne avec précision et avec ses composantes et significations émotionnelles de façon à les ressentir comme si l'on était cette personne, mais cependant sans jamais oublier le "comme si" » (Rogers, 1968).

- 9 Par ailleurs, l'empathie a trouvé un champ privilégié d'expression avec la relation soignant-soigné. Si les termes grecs de *pathos* et *patheîn* renvoient à l'idée de souffrance, l'empathie désignerait une tendance à appréhender la souffrance d'autrui, la pénétrer, et dans une certaine mesure à l'intérioriser. L'empathie peut ainsi être appréhendée selon un double point de vue, celui de la connaissance et celui de l'acte thérapeutique. La définition la plus connue et la plus consensuelle provient de la philosophie. Elle émane de la plume de l'épistémologue Gérard Jorland (*op. cit.*) qui associe l'empathie à la capacité de se mettre mentalement à la place des autres, soit la capacité de prendre mentalement le point de vue que les autres ont sur le monde tout en conservant sa propre identité. Il n'existe ni confusion, ni identification entre soi et autrui. En ce sens, l'empathie se distingue de la sympathie. Autrement dit, il s'agit d'un processus qui consiste à prendre la perspective qu'autrui a sur le monde, définition que je retiens dans cet article.
- 10 En dépit de la relative ancienneté de ce concept nomade, ce dernier commence toutefois à être questionné en anthropologie depuis une quinzaine d'années. En se basant sur la définition de Jorland (*ibid.*) la notion d'empathie pourrait être inscrite au cœur même de la définition de l'anthropologie. Elle équivaldrait à appréhender le point de vue de l'autre sans se mettre à sa place, sans s'identifier à lui, etc. Or, ce concept n'est presque jamais directement abordé au sein de la littérature. On tourne autour, on y fait allusion mais le plus souvent on n'emploie pas le mot empathie. Si Malinowski parle d'« entrer dans la tête des indigènes », Geertz utilise quant à lui la périphrase « lire par-dessus l'épaule de l'autre ». On retrouve aussi certaines allusions à ce concept chez Laplantine. Ce dernier n'hésite pas à associer la pratique de l'ethnographie à un effort « d'acculturation à l'envers ». Selon lui, l'ethnologue « est celui qui doit être capable de vivre en lui la tendance principale de la culture qu'il étudie » (Laplantine, 2005 : 20-21).
- 11 Peut-être les raisons de l'apparition marginale de ce terme dans le champ de l'anthropologie sont-elles liées à son caractère trop galvaudé et assimilées au fait de ressentir les émotions avec les autres – terme tombé dans un relatif discrédit du fait même de son caractère de « mot valise ». Marcel Maquet (1962) rattache dans son *Guide d'études directes des comportements culturels* l'empathie à l'intuition et rejoint ainsi les définitions avancées par Bergson (*op. cit.*) et Einstein (*op. cit.*) dans la genèse de ce concept. Il poursuit que « il n'y a pas de raisons, dans les essais de restitution des systèmes culturels, de se priver [...] des bénéfices de l'immersion dans le milieu et des stimulations du mimétisme, de l'*empfindung* ou de l'empathie ».
- 12 L'évocation d'empathie est introduite en tant que terme fourre-tout et à défaut de définition précise, elle sera citée lorsqu'on ne sait pas comment expliquer ou restituer l'alchimie d'un terrain. Reprenant les propos de Radin, Evans-Pritchard souligne que « la plupart des bons enquêteurs sont à peine conscients de la manière exacte dont ils récoltent leurs informations » (Radin in Evans-Pritchard, 1969 : 99). À travers son commentaire sur l'observation participante, Olivier Leservoisier (2005 : 9-10) argumente qu'il ne s'agit pas de rester dans un flou artistique bien que la méthode repose sur « les intuitions, l'empathie et les qualités humaines du chercheur ». Kilani parle d'ailleurs de « silences de la méthode » (1990 : 78). L'empathie est même qualifiée de « vérification mentale aux découvertes de l'ethnologue » (Laburthe-Tolra, 1998 : 107) et elle est assimilée à une « pénétration intuitive

de l'un (que je suis) dans l'autre, aux risques fréquents et certes assumés de commettre des contre-sens » (ibid. : 54).

- 13 Geertz, dans « Du Point de vue de l'indigène... » (1986 : 71-72) explicite la querelle qui surgit autour de la publication posthume du journal de terrain de Malinowski en ces termes :
- « Le mythe du chercheur de terrain caméléon, parfaitement accordé à son entourage exotique, miracle vivant d'empathie, de tact, de patience et de cosmopolitisme, était démolé par l'homme qui avait peut-être fait le plus pour le créer » (ibid. : 71).
- 14 De même, Kilani (1990 : 88) analyse « l'illusion d'empathie ». Toutefois, l'empathie n'a fait l'objet que d'un travail sporadique de conceptualisation en anthropologie. Jeanne Favret-Saada (1990) indique dans son article « Être affecté » deux acceptions de l'empathie. La première issue de l'*Encyclopaedia of Psychology* suppose une prise de distance de l'observateur, la seconde reprend la thèse de l'*einfühlung*. Bruno Martinelli (2001) dresse un état des lieux plus approfondi et problématisé et apporte ainsi des éclairages nouveaux concernant les définitions, les glissements sémantiques, les usages, et les principales controverses liés à cette notion dans le champ de l'ethnologie et notamment à travers la littérature postmoderne.
- 15 Dans cette même littérature et dans celle de l'anthropologie réflexive cette notion est approchée par le biais d'analyses de retour de terrain et à travers les processus d'explicitation et d'objectivation. La majeure partie de ces contributions se focalisent sur les conditions de production du texte anthropologique et notamment du « hors-texte » (Afférgan, 1999 ; Kilani, 1994 ; Adam, Borel, Calame & Kilani, 1990). Toutefois, s'il est possible de dire que presque toutes les questions soulevées par l'empathie sont abordées et traitées dans ces littératures, elles ne sont pas rattachées au terme même d'empathie si ce n'est pour critiquer son acception (Clifford, 1996) ou la nier (Favret-Saada, *op. cit.*). La critique postmoderne provient d'une mouvance qui s'inscrit dans la continuité de la tradition interprétative en anthropologie. James Clifford dans son ouvrage *Malaise dans la culture* (*op. cit.*) stigmatise « l'étrange amalgame de l'expérience personnelle intense et de l'analyse scientifique ». Engagé dans une entreprise de démystification, l'effet qualifié d'empathie est le premier objet de la critique de Clifford. Il devient ainsi l'une des cibles privilégiée des critiques déconstructionnistes de l'ethnographie (Sperber, 1982 ; Clifford & Marcus, 1986 ; Geertz, 1982 & 1986 ; Darnell, 1995 ; Clifford, *op. cit.*).
- 16 La question centrale revient à savoir pourquoi aucun anthropologue n'a jamais véritablement entamé une démarche de conceptualisation autour de cette notion ? Mais peut-être s'agit-il d'un faux débat, voire d'un questionnement de deuxième ordre étant donné que c'est davantage ce que mobilise l'empathie au sein de la discipline qui mérite l'attention des chercheurs plutôt que d'atteindre une définition normative et stérile de ce concept ? Ne fait-on pas sur le terrain de l'empathie à la manière de Monsieur Jourdain ? Ou cette absence ne serait-elle tout simplement pas induite par les confusions nées d'un apport de connaissance sur cette notion via d'autres disciplines ? Cela expliquerait la confusion de cette notion avec la sympathie, comme cela apparaît dans l'œuvre de Lévi-Strauss (1968), voire son amalgame fréquent aux méthodes utilisées par les psychothérapeutes qui allient analyse du ressenti et compréhension.

L'immersion en entreprise

- 17 Mon questionnement initial renvoie à la thématique de l'immersion, problématique centrale de l'anthropologie (Kilani, 1994). Malinowski décrit cette pratique du chercheur comme le fait de s'efforcer de vivre exactement comme les « indigènes ». Le chercheur apprend leur langue, il participe à toutes leurs activités, il s'efforce d'acquérir le sens de ce qu'ils définissent comme les « bonnes manières » (Malinowski, 1963 : 62-65). Tour à tour, attachée de direction au sein d'un établissement bancaire en France, ouvrière dans une fonderie de pièces internes de robinets industriels en Roumanie et conductrice de bus dans une entreprise de transports urbains en France, j'ai ainsi mis en pratique cette immersion par une occupation de poste dans des lieux renvoyant chacun à des problèmes méthodologiques spécifiques.
- 18 Mon propos ne consiste ni à dépeindre les débats concernant les enjeux de l'immersion, ni les apports méthodologiques essentiels liés à cette immersion dans les entreprises et encore moins de revenir sur la question de l'occupation ou non d'un poste de travail².
- 19 De manière concise, être immergé dans une entreprise et occuper un poste de travail, c'est « vouloir être comme » ou « se sentir comme » sans jamais vouloir, bien entendu, « se prendre pour ». Ces préoccupations font écho aux remarques de Kilani : « *Il ne s'agit pas pour l'anthropologue de se confondre avec l'autre au point de devenir lui-même cet autre* » (Kilani, 1994 : 41). Il est en effet illusoire et dangereux de penser que travailler comme un chauffeur de bus va permettre, par exemple, d'endosser l'identité professionnelle d'un chauffeur de bus. De la même manière, être chauffeur de bus n'est pas une obligation pour étudier les chauffeurs, ce n'est qu'un biais méthodologique. *In fine*, l'occupation d'un poste de travail facilite l'intégration sur le terrain, une contextualisation des discours, des enquêtes plus fines ainsi qu'une compréhension approfondie des modalités de socialisation. Or, la véritable richesse heuristique de l'occupation d'un poste de travail prend corps dans la relation observateur/observé dans le processus de l'enquête de terrain, processus que je qualifie ici « d'empathie inversée ».

Immersion et empathie inversée

- 20 La littérature anthropologique – et principalement réflexive – abonde en descriptions concernant la place de l'ethnologue et notamment la façon dont ce dernier a négocié son rôle ou sur ce qu'a induit le rôle que l'informateur a donné à l'ethnologue. Pascale Jamouille (2004 : 35) évoque la complexité de la position ethnographique :
- « *Au cours du travail de terrain, l'analyse des perturbations liées à l'enquête, des positions successives du chercheur et des affects engagés est un outil d'interprétation constant de l'univers de sens dans lequel l'ethnographe est plongé* ».
- 21 Il m'est apparu, d'une manière générale, qu'il s'agissait toujours de la même orientation de la relation, à savoir de l'ethnologue vers l'informateur, même lorsqu'il s'agissait d'analyser les répercussions de l'enquête ethnographique sur le propre terrain de ce dernier. Or, l'occupation d'un poste de travail et plus généralement l'observation participante me semble-t-il, provoquent chez l'informateur un malaise, un désordre voire une double contrainte du fait de la présence de l'ethnologue qui devient alors un étranger proche. Dans l'entreprise, ce processus s'avère plus immédiat et sa visibilité en est accrue : l'informateur se trouve simultanément confronté à un collègue de travail et à un

chercheur. C'est la réponse à cette situation paradoxale qui constitue ce que je qualifie d'empathie inversée. Ce n'est bien évidemment pas l'empathie qui est inversée mais le sens habituel de lecture de la relation qui, lui, est inversé. J'ai désigné cette notion « empathie inversée », par analogie avec le complexe d'Œdipe inversé, à défaut d'un terme plus adéquat. J'aurais pu la qualifier de « contre-empathie » ou d'« empathie symétrique », deux termes ne me satisfaisant pas car ils induisent la présence automatique de l'empathie du chercheur à l'endroit de l'informateur³. Cette empathie inversée par le malaise qu'elle provoque chez l'informateur oblige celui-ci à soumettre l'ethnologue à des tests et défis, afin de le catégoriser et de le décatégoriser de la première catégorisation où intuitivement l'informateur l'avait placé. C'est par ce jeu de catégorisation/décatégorisation qu'il nous informe de la manière dont il ordonne son monde.

- 22 Lors de mes différentes occupations de poste, plusieurs informateurs me témoignèrent ainsi leur empathie à mon égard : « Je comprends que tu veuilles travailler pour comprendre, mais si j'étais toi je ne travaillerais pas si je n'étais pas obligé(e) de le faire » ou « en tant que Française, ce ne doit pas être facile pour toi » ou « toi qui est une femme, tu dois souffrir de travailler qu'avec des hommes ». Les « bévues » de l'ethnologue favorisent également l'identification, comme en témoignèrent les réactions de soutien de mes informateurs après la première sanction que je reçus dans l'établissement bancaire au sein duquel j'étais employée ou à leurs réactions quand j'ai malencontreusement percuté une station service au volant de mon autobus à la Régie des transports de Marseille (RTM).
- 23 La confrontation de l'ethnologue au système hiérarchique de l'entreprise intervient comme un élément supplémentaire qui facilite l'identification de l'informateur à l'ethnologue et permet par la même occasion de générer des marques d'empathie inversée. Lors du conflit social lié à l'instauration d'un double statut pour les chauffeurs de bus à la RTM (Gallenga, 2005), le fait qu'il m'était attribué un salaire plus modeste que les autres cadres favorisa l'identification avec la situation à laquelle ces derniers étaient confrontés. Il en fut de même en Roumanie. Je n'étais pas rémunérée pour le poste que j'occupais alors dans la fonderie et cela connotait l'exploitation que les autres ouvriers avaient vécue et pensaient encore endurer. Ils qualifièrent à ce titre mon travail de « travail patriotique ».
- 24 Par cette posture d'immersion, l'ethnologue, à la fois collègue de travail et chercheur, pousse l'informateur à se retrouver dans un conflit de loyauté et le confronte à un malaise insoutenable provoqué par l'injonction paradoxale à laquelle cet interlocuteur est exposé⁴. C'est cette situation de malaise liée à un problème d'identification immédiate de l'ethnologue qui force l'informateur à se questionner. Cela génère alors de l'empathie contrairement à la position de consultant ou à celle de passager clandestin. À nouveau mon expérience personnelle du terrain conforte une telle analyse. Pour s'extraire de cette situation de malaise, les informateurs m'ont soumise à des « tests ». Ceux-ci peuvent être apparentés à des situations de défi et de bizutage, voire à une expérience initiatique afin qu'ils puissent se positionner plus facilement par rapport à moi. Ainsi, le premier jour où j'arrivai au sein de l'atelier de fonderie de pièce de robinetterie en Transylvanie (Roumanie), on me confia un seau rempli de sable - *nicepe*. Ce dernier était destiné à remplir des moules de confection. L'une des ouvrières s'en saisit, le retourna et m'intima l'ordre de m'asseoir dessus, à l'endroit précis du démoulage et empilage des pièces. Assise à cet emplacement, je tournais ainsi le dos à la machine et recevais un jet de vapeur à une

fréquence irrégulière. Une ouvrière s'enquit de l'inconfort de ma situation : « Qu'est-ce que tu restes là ? Tu ne vois pas que tu reçois plein de vapeur ? Mets-toi ailleurs ». Je répondis que je venais d'arriver, que je ne connaissais pas les rouages du travail et que si Elena qui les connaissait m'avait indiqué de m'asseoir ici, il devait y avoir une raison qui m'échappait. Ma collègue rapporta mes propos à d'autres employées, qui venaient régulièrement s'enquérir de mon inconfortable situation. Il s'ensuivit bientôt un échange entre elles. L'une des ouvrières en qualité de porte-parole interpella Elena. Celle-ci surgit peu de temps après et déplaça mon seau en me disant que je pouvais désormais m'installer à la place de mon choix. À partir de cet événement, je fus définitivement intégrée parmi les femmes.

- 25 Si les situations de défi et de test que les ethnologues ont à subir sur leur terrain sont bien évidemment courantes, elles mettent également en œuvre un passage de l'empathie à la sympathie ou à l'antipathie. Face à l'ambivalence des représentations de l'ethnologue, l'informateur essaie en quelque sorte de savoir qui il a en face de lui : un « collègue-apprenti » ou un chercheur ?
- 26 Les informateurs développent donc, dans un premier temps, une empathie vis-à-vis de l'ethnologue qui, à la suite de cette objectivation, se transforme en sympathie – comme dans mon expérience roumaine et celle de la RTM où les informateurs m'ont intégrée et aidée au maximum de leurs possibilités – ou en antipathie – comme dans l'expérience de la banque. Dans ce dernier cas, les informateurs envoyèrent à la direction une lettre anonyme, car ils ne supportaient plus le malaise créé par ma présence, malaise exacerbé par le fait que je prenais de l'avancement dans la hiérarchie tout en continuant d'affirmer ne pas vouloir faire carrière dans la banque et n'être intéressée que par l'ethnologie. Cette lettre a finalement conduit à mon licenciement et donc à mon exclusion du terrain.

L'étranger proche

- 27 Par la posture d'étranger proche inhérent à l'ethnographie, l'informateur se voit contraint d'être dans une relation d'empathie parce qu'il cherche à connaître l'identité réelle de la personne à laquelle il est confronté, d'où la succession de tests à laquelle il va soumettre cette dernière. Sur d'autres terrains, cette empathie prend des formes plus diffuses et euphémisées qui peuvent demeurer moins visibles en raison de la lenteur de son processus d'élaboration. Le point de vue apparaît ainsi centré sur l'interlocuteur de l'ethnologue, d'où l'importance de ne pas faire du terrain sous couvert d'anonymat afin de pouvoir conserver la richesse de cette exposition et d'analyser le processus d'empathie inversée.
- 28 En vue d'accréditer le caractère généralisable de mon point de vue, on pourrait reconsidérer des monographies célèbres comme celles d'Evans-Pritchard ou de Malinowski et montrer par le biais de la figure d'étranger proche et de la méthode d'immersion que ces auteurs ont également suscité de l'empathie inversée chez leurs informateurs. Je me contenterai brièvement de deux travaux plus récents. Le premier exemple concerne le combat de coq à Bali de Geertz (1983). Si l'exemple de la descente de police a maintes fois été commenté et critiqué comme le moyen pour l'ethnologue d'établir un rapport à son objet et d'accéder ainsi à la société balinaise, on peut aussi percevoir cette anecdote comme l'expression d'une situation produisant de l'empathie inversée. En effet, Geertz en calquant son comportement sur celui des Balinais acquiert la figure de l'étranger proche. Ces derniers s'étaient interrogés sur les raisons de sa fuite

alors que cette conduite n'était aucunement prescrite pour un étranger. Le paradoxe né de ce questionnement va conduire les Balinais à essayer de comprendre qui il est. Le second exemple qui a également alimenté maints commentaires est celui de Jeanne Favret-Saada (*op. cit.*). Dans son article « Être affecté » sur la sorcellerie dans le Bocage, l'auteure explique que la situation d'enquête s'est débloquée et qu'elle a enfin pu accéder à des données de terrain « *que quand ils ont pensé que j'y étais "prise", c'est-à-dire quand des réactions échappant à mon contrôle leur ont montré que j'étais affectée par les effets réels - souvent dévastateurs - de telles paroles et de tels actes rituels* » (*ibid.* : 5). Aussi longtemps qu'elle demeurait extérieure et étrangère et perçue comme une ethnologue, la situation s'enlisait. Il s'ensuit alors une situation de sympathie ou d'antipathie selon que l'ethnologue occupe le rôle de « désorceleuse ou ensorceleuse ». Dans ces deux exemples, l'empathie inversée n'est pas produite par l'occupation d'un poste de travail mais par la posture intellectuelle et méthodologique de l'étranger proche rendue possible par l'immersion de ces anthropologues sur leurs terrains.

Conclusion

- 29 Dans la littérature anthropologique et principalement celle consacrée à la réflexivité⁵, il est souvent fait cas des problèmes que rencontre l'ethnologue, du rôle qu'il a joué sur le terrain, de sa posture ou de ses difficultés d'intégration, etc. En focalisant volontairement mon propos sur l'informateur et non l'ethnologue, j'ai opté pour un renversement de perspective analytique qui s'est révélé heuristique. La présence de l'anthropologue sur son terrain lui confère *de facto* la posture de l'étranger proche. Ainsi, la transgression des frontières culturelles par l'ethnologue et par l'informateur s'avère inévitable. Cette posture rend difficile l'identification de l'ethnologue par ses interlocuteurs en raison de la situation d'injonction paradoxale latente qui suscite de l'empathie inversée. Un tel processus permet à l'ethnologue d'avoir accès à la manière dont la population catégorise et ordonne son monde. L'énonciation de ces savoirs représente une des portes d'accès à la culture de l'autre.
- 30 Si, comme le souligne Rabinow (1988 : 136-137), l'informateur doit apprendre à expliciter sa propre culture et à objectiver son propre univers du vécu pour apprendre à le présenter à l'ethnologue, l'informateur transcende lui aussi la frontière en vue de comprendre la culture du chercheur. Cette perception des choses s'apparente à un processus d'objectivation inversée, soit une objectivation du vécu de l'ethnologue par l'informateur rendue possible par l'empathie inversée. En resituant le rapport informateur/chercheur au centre du questionnement du processus de l'enquête de terrain, l'empathie inversée permet à son tour d'interroger l'expérience de terrain dans une perspective singulière, et d'intégrer la problématique de la constitution du savoir scientifique.

BIBLIOGRAPHIE

- AFFERGAN F., 1999 (dir.). *Construire le travail anthropologique*. Paris, PUF.
- BERGSON 1934. *La Pensée et le Mouvant*. Paris, PUF.
- CLIFFORD J., 1996. « De l'autorité en ethnographie », *Malaise dans la culture. L'ethnographie ; la littérature et l'art au XX^e siècle*. Paris, énsb-a : 29-59.
- CLIFFORD J., MARCUS G. E. (eds), 1986. *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press.
- DARNELL R., 1995. « Deux ou trois choses que je sais du post-modernisme », *Gradhiva*, 17 (Le « moment expérimental » dans l'anthropologie nord-américaine) : 3-15.
- DEVEREUX G., 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Aubier.
- EINSTEIN A., INFELD L., 1938. *L'évolution des idées en physique*. Paris, Petite bibliothèque Payot.
- EVANS-PRITCHARD E. E., 1969. *Anthropologie sociale*. Paris, Payot.
- FAVRET-SAADA J., 1990. « Être affecté », *Gradhiva*, 8 : 3-9.
- GALLENKA G., 2005. « Une ethnologue dans la grève », *Ethnologie française*, XXXV (4) : 723-732.
- GALLENKA G., 2007. « L'empathie inversée : une heuristique de l'immersion en entreprise », in Leservoisier O., Vidal L. (dir.), *L'anthropologie face à ses objets. Nouveaux contextes ethnographiques*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines : 151-158.
- GEERTZ C., 1983. *Bali. Interprétation d'une culture*. Paris, Gallimard.
- GEERTZ C., 1986. *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*. Paris, PUF.
- HUSSERL E., 2000 [1929]. *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*. Paris, Vrin.
- JAMOULLE P., 2004. « Approche clinique et posture ethnologique », *Pensée Plurielle*, (Souffrances sociales), 8(2) : 31-37.
- JORLAND G., 2004. *L'empathie, histoire d'un concept*, in berthoz A., Jorland G. (dir.), *L'empathie*. Paris, Odile Jacob : 19-49.
- KILANI M., 1990. « Les anthropologues et leur savoir : du terrain au texte », in Adam J.-M., Borel M.-J., Calame C., Kilani M. (dir.), *Le discours anthropologique*. Paris, Méridiens Klincksieck : 71-109.
- KILANI M., 1994. *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*. Lausanne, Payot.
- LABURTHE-TOLRA P., 1998. *Critiques de la raison ethnologique*. Paris, PUF.
- LAPLANTINE F., 2005. *La description ethnographique*. Paris, Nathan Université.
- LESERVOISIER O. (dir.), 2005. « Introduction. L'anthropologie réflexive comme exigence épistémologique et méthodologique », *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*. Paris, Khartala : 1-32.
- LÉVI-STRAUSS C., 1968. *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.
- LIPPS T., 1905. « Consonance and Dissonance », in Thomson W. (1995), *Music. San Marino (California)*, Everett Books.

- MAGET M., 1962. *Guide d'études directes des comportements culturels*. Paris, Civilisations du sud.
- MALINOWSKI B., 1963. *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.
- MARTINELLI B., 2001. « "La malice gâche l'amitié". Réflexions sur l'empathie en ethnologie », in KISS A. (ed), *L'empathie et la rencontre interculturelle*. Paris, l'Harmattan.
- RABINOW P., 1988. *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*. Mesnil-sur-l'Estrée, Hachette.
- ROGERS C., 1968. *Le développement de la personne*. Paris, Dunod.
- ROUSSEAU J.-J., 1959 [1759]. *Œuvres complètes*, III. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris, Gallimard : 505-506.
- SMITH A., 1999. *Théorie des sentiments moraux*. Paris, PUF.
- SPERBER D., 1982. *Le savoir des anthropologues – trois essais*. Paris, Hermann.
- WOLLHEIM R., 1994. *L'art et ses objets*. Paris, Aubier.

NOTES

1. Pour des développements concernant ce questionnement, cf. Gallenga (2007).
2. Pour une synthèse de ces débats et une explicitation de la méthode, cf. Gallenga (2007).
3. Il ne s'agit pas non plus de transfert ou de contre-transfert, notions analysées par Georges Devereux (1980) car ces deux dernières sont intimement liées et ressortent du domaine de l'inconscient, alors que l'empathie par définition se veut une démarche volontaire et consciente.
4. L'injonction paradoxale telle qu'elle a été développée par Gregory Bateson pourrait être illustrée sur le terrain par l'énoncé suivant de l'ethnologue : « Je te suis étranger mais considère-moi comme un des tiens ! »
5. Le mot parle de lui-même avec pour implicite le fait que l'anthropologue et son anthropologie constituent l'objet de la réflexivité.

RÉSUMÉS

En cherchant à répondre à la question en quoi l'occupation d'un poste de travail est-elle heuristique pour le champ de l'ethnologie de l'entreprise, l'auteure développe le concept d'empathie inversée en décalant son regard de la dialectique ethnologue-informateur pour adopter celui de la relation inverse informateur-ethnologue. Elle montre par là-même que cette notion est non seulement généralisable à la pratique de terrain mais inscrite au cœur de la relation ethnographique.

By questioning the issue whether occupying a working position is granted a heuristic dimension in the field of anthropology of firms, the author develops a new concept of « reversed empathy ». She does so by re-orienting the traditional way of the anthropologist – the informant relation and by focusing her analysis upon the informant-anthropologist relation. She thereby

demonstrates that nonetheless this notion is endowed with generalizing features to fieldwork practice but that it also is embedded at the core of the ethnographical relation.

INDEX

Mots-clés : empathie inversée, immersion, ethnographie, terrain, méthodologie

Keywords : reversed empathy, immersion, ethnography, fieldwork, methodology

AUTEUR

GHISLAINE GALLENGA

Université de Provence, IDEMEC. (Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative). MMSH - 5 rue du Château de l'Horloge. B.P. 647. 13094 Aix-en-Provence.
gallenga@msh.univ-aix.fr